

PSYCHOTRAUMATISMES DU MIGRANT

LA CONFUSION DES RÉALITÉS

Volume 91, numéro 2, Février 2015

Auteur : Martin Reca

Psychiatre, psychanalyste. Membre fondateur et ancien président de l'Association franco-argentine de psychiatrie et santé mentale, 28, boulevard Bonne-Nouvelle 75010 Paris

Tirés à part : M. Reca

Introduction

Y aurait-il une migration heureuse, portée par une sorte d'identité contingente, évolutive et ensoleillée ? Probablement en caricature. Que celle-ci ne serve aucunement à démentir ou à atténuer les complexes réalités de douleur, individuelles et collectives, souvent atroces, de ce phénomène social. Mais, à lire la presse profane et spécialisée, on peut être frappé par le portrait de damné qu'on colle à l'individu migrant. Des facteurs bien complexes doivent contribuer à cette image, parmi ceux-ci : la réalité des situations, la plainte que le migrant constitue en arrivant et des manifestations affectives ou idéologiques aussi bien de rejet que d'empathie à son égard.

À partir du réductionnisme que la pratique de thérapeute impose, et distinguant l'exil forcé de la migration volontaire adulte, il sera ici question d'explorer ce que pousse ces individus à vouloir partir et à souhaiter s'établir dans un autre pays pour y mener la vie courante, alors que tant d'autres congénères, soumis en principe aux mêmes réalités environnantes, ne quitteraient pour rien au monde leur site géographique et culturel de naissance et leurs atavismes familiaux et historiques. Une force psychique doit l'animer au-delà de toutes les raisons manifestes exprimées ou implicites. La thèse ici explorée est que le migrant porte en lui un noyau maniaque.

Un « noyau maniaque »

Si l'on se réfère ici essentiellement au migrant adulte volontaire, il apparaît possible de penser ce « noyau maniaque » chez d'autres individus qui, avec des raisons souvent patentes sinon pathétiques, risquent leur vie, physique et morale, pour s'établir en terre inconnue.

Les aspects maniaques chez les migrants ont été classiquement signalés comme étant des mécanismes de défense contre le deuil pour les immenses pertes subies ; mais il paraît important de donner à cette dimension maniaque une autre place dans le psychisme de l'individu migrant et pouvoir la re-signifier en mettant en avant sa motion proactive, non tragique, constructive.

Cette « manie » du migrant, ou optimisme existentiel dans le sens de la « *Stimmung-optimismus* » des phénoménologues de la *Dasein-Analyse*, [1, 2] dans le sens

encore de « *Project* » ontologique existentiel de Heidegger [3] et non pas en allusion, bien entendu, à une quelconque forme de tachypsychie désorganisée, en présence de la dépression et non à la place de celle-ci, serait ce qui pousse au départ comme ce qui permet l'établissement lors de l'arrivée.

Antoine de Tounens, grand barbu brun au regard noir et franc, fils d'agriculteurs (relativement aisés), arrive de son Périgord natal, en 1857, à Coquimbo, port chilien au nord de Santiago. Il s'y autoproclame, sans aucun soutien officiel, roi d'Araucanie. Les caciques Mapuches sont séduits par son discours sur l'union des tribus. En 1860, Antoine 1^{er}, établit une monarchie constitutionnelle bientôt élargie à la Patagonie. Ce n'est qu'en 1862 que les autorités chiliennes réussissent à l'attraper et le condamnent, d'une manière jugée abusive, à l'internement dans un asile d'aliénés. Il rentre en France grâce à l'intercession du consulat. Il fera, tout de même, trois autres expéditions, dont une avec quelques fonds récoltés par souscription, notamment à Bordeaux. Il mourra en 1878 en ayant indiqué d'inscrire son titre royal sur sa pierre tombale et en ayant signalé son successeur testamentaire car il n'avait pas de descendance. Ce titre de prince, aujourd'hui reconnu par la France, est toujours de nos jours arboré par les héritiers.

Durant la période 1860-1862, le royaume a eu, dans une certaine mesure, une existence effective. Mais les ministres Lachaise et Desfontaines dont on voit les signatures au bas d'actes royaux n'existent pas : le nom du premier correspond au hameau où naquit Antoine 1^{er} et celui du second à « Les Fontaines », un bourg proche du précédent.

Il est à noter que le père de notre aventurier avait obtenu de la cour impériale l'autorisation de modifier son patronyme en y ajoutant la particule, et que les descendants d'Antoine 1^{er} continuent de soutenir devant les organismes intergouvernementaux les droits à la différence des Mapuches et à leur assujettissement.

On ne sait pas si Achille Foville (1831-1887) a examiné notre roi à son retour en France, cela a dû se faire plus par Bordeaux que par le Havre où le célèbre psychiatre rencontrait les « aliénés migrants » [4] chez qui il a identifié, vers ces mêmes années, deux principales motivations de l'acte : les idées de persécution (ils voyagent sachant ce qu'ils quittent) et la mégalomanie avec idées de grandeur (ils voyagent sachant ce qu'ils vont chercher), dans un esprit par ailleurs parfaitement lucide¹.

L'« envoi » par la France tiers-napoléonienne, exactement à la même période, de Maximilien 1^{er} au Mexique pour y proclamer le deuxième empire de ce pays centroaméricain plonge l'histoire d'Antoine de Tounens [5] – et la question ici abordée ! – irrémédiablement dans ce carrefour inextricable entre mythe ontologique de la subjectivation, morbidité psychiatrique, politiques et sciences de l'humain et des cultures.

Ce sera la première confusion des réalités à laquelle devra se confronter le clinicien.

L'intérêt principal pour nous, préoccupés davantage pour comprendre et soigner là où la folie du monde fait symptôme dans la souffrance individuelle, est, premièrement, de penser que ce « roi patagon » serait dans le for intérieur de tout migrant volontaire. De tout un chacun on devrait dire ! Indiscutablement, un migrant est un homme comme

un autre ! Freud décrit en 1914, dans *Pour introduire le narcissisme*, l'« idéal du moi » comme une instance qui, ouvrant un devant existentiel, pousse l'individu à essayer de l'atteindre [6]. Notre migrant, n'empêche, a relevé un pari peu commun, distinctif, et ce qui le pousse à envisager un tel acte est la confusion de ce « devant (soi) » avec un « ailleurs » utopique, idéalisé.

Cela instaure une nouvelle confusion. Une confusion de lieu, de site ; mais une confusion également de nature : voici le *temps à venir* matérialisé en une *géographie du présent*.

Ce mouvement, particulièrement projectif, équivaut à un « *acting-plus-que-out* » de la réalité psychique. Suffisamment projectif pour la déplacer sur l'extérieur ; puissamment projectif pour vider, du moins pendant un certain temps, toute perception de la réalité subjective, interne, dans cette affaire. Le théâtre intérieur disparaît pour se vivre sur une modalité extérieure, sans que rien de cet extérieur ainsi investi ne renvoie à son tour à une scène privée, sinon reconnue, du moins familière. Le « voyage » expulsif en aller-simple, parce que dépersonnalisant, est aussi une des sources des confusions des réels.

Cette manie structurale ne deviendra source de malaise qu'en fonction de sa portée dans la vie de l'individu et de son insertion sociale ; mais, disons-le tout de suite, elle peut être aussi, ou le devenir, source positive de transformation et de croissance.

En attendant, la rencontre de l'épreuve de réalité mettra au travail cette cosmogonie maniaque suscitant des formations plus ou moins égodystoniques, plus ou moins inadaptées socialement.

Sous cet angle de vue, nous pouvons penser, de manière un peu audacieuse, que le spectre dépressif de la symptomatologie du migrant la plus couramment rencontrée ne soit pas (seulement) l'héritier des indéniables traumatismes mais aussi l'émergent réactionnel de ce noyau maniaque soumis à l'épreuve de réalité. La « manie » ne serait pas ici la défense contre la dépression, mais l'inverse.

La « confusion de réels » peut être entendue aussi à ce niveau, au niveau de l'écoute clinique que nous ferons de l'expérience migratoire, laquelle, prise dans une sorte de renversement dynamique de la perspective, à l'instar de la perception *figure-fond* des gestaltistes, très vacillante, peut nous confondre, nous cliniciens, autant que tout autre interlocuteur confident.

Régression plutôt que dépression

Le « spectre dépressif » peut être plutôt un tableau régressif. L'inconnu et l'incertitude du « projet » peut faire en sorte que le migrant, une fois arrivé, se sente dans une situation de détresse, d'insécurité et d'inhibition.

La régression temporelle (petit enfant ayant perdu ses objets secourables) aussi bien que topique (ce même petit enfant ayant perdu ses capacités moïques) peuvent prendre le dessus de manière plus ou moins durable.

Kafka [7] relate dans son premier roman appelé *Le disparu* ou *Amerika* l'émotion qui assaille son jeune héros, Karl, lorsque le bateau dans lequel il voyage comme émigrant entre dans le port de New York : « *La statue de la Liberté, qu'il est en train d'observer, lui apparut comme enveloppée dans une lumière solaire qui soudain devenait plus forte* ». Ce moment d'exaltation, suivi du premier acte dans le port d'arrivée, la perte de sa malle, donnent lieu à une série de péripéties qui montre le désarçonnement du héros, livré au hasard de rencontres, d'amitiés de raison et de ses fantaisies.

Ce petit extrait ne nous surprend pas : l'exil, la migration, sont souvent liés à une nécessité de liberté, à la joie de l'obtenir, à la tristesse devant son coût.

La perte de la malle condenserait symboliquement toutes les pertes subies dans la migration mais aussi, et nous soulignerons cet aspect, la perte, plus ou moins transitoire, des capacités moïques et de la désorganisation de la personnalité liée à la confrontation à la réalité de l'inconnu de l'arrivée. Le « *project* » maniaque reprend ses lettres d'incertitude par l'infiltration massive de la réalité environnante.

Le sentiment d'humiliation, de sensibilité, si souvent décrit et mis en lien avec le vécu paranoïde face à l'étrangeté et étrangéreté pour l'arrivant du nouveau paysage socioculturel peut être aussi une expression de cet état de régression et de l'autoperception révoltée que le migrant fait de ces contrariétés.

Par ailleurs, les défenses psychiques, elles, peuvent être aussi régressives : la projection peut être encore plus massive et récurrente ; la dissociation (avant/maintenant ; là-bas/ici ; grand/petit) se déploie pour éviter la menace de confusion, c'est-à-dire, la tendance que le nouvel arrivant aura à mêler ses références personnelles et les nouvelles perceptions.

Si cet état de régression s'observe surtout dans les premiers temps d'installation dans le nouveau pays et s'il est vrai que la psychopathologie du migrant est dépendante du temps écoulé, du moment qu'il traverse dans cette expérience de transplantation (les migrants comptent et communiquent plus volontiers les années accumulées d'immigration que leur propre âge), décrivant des étapes qui se succèdent [8], il n'en demeure pas moins vrai que, à l'instar du deuil et de son élaboration perpétuelle, il existe une « maturation » qui, circulaire, est moins dépendante du temps qui passe ; ainsi, des états régressifs (confusions identitaires ; manifestations de nomadisme – déménagements réitérés par exemple – ou comportement de précarisation des ressources sociales) peuvent coexister comme actes symptomatiques après des années d'installation et à côté d'accomplissements plus achevés. Ainsi, quelques traits du « nouvel arrivant », du migrant qui vient de débarquer, restent vivants, intacts.

Les Grinberg [9], qui ont consacré toute une étude approfondie à la psychanalyse de la migration et de l'exil, racontent qu'à l'occasion de l'achat d'un appartement et de son ameublement, une patiente avait pu voir (*insight*) le sens de quelque chose qui était passé inaperçue pour elle antérieurement : justifié par des raisons d'économies, elle n'achetait pour sa maison (d'ailleurs de manière excessive !) que de petits meubles et éléments facilement transportables, adaptés à une vie de nomade ou de « gitans ».

Les signes de régression chez le migrant, plus ou moins dynamiques quand ils ne sont pas inscrits dans un tableau dépressif caractérisé, s'accompagnent de beaucoup d'autres qui témoignent de ses ruses dictées par la force de son *daïmon*.

Le revers de la médaille. Une autre réalité

Dans la littérature spécialisée, il est dit régulièrement que la tendance la plus manifeste *au début* est celle de l'idéalisation du pays d'accueil, qui magnifie ses qualités positives et sous-estime le pays abandonné. Une telle idéalisation porte vers des états *hypomaniaques* et vers des sentiments de bien-être psychique et corporel qui sont généralement, plus ou moins, passagers et transitoires [8-12].

Cela est incontestable. Cependant, le lecteur l'a déjà compris, nous souhaiterions re-signifier ces observations, en disant que cela n'existe pas qu'*au début*, mais régulièrement et constamment, et que cette « hypomanie » n'est pas seulement le fruit de la dissociation manichéenne défensive et contre la perte et contre le caractère persécuteur de l'inconnu (environnement non-humain [Searles] et non-moi [Winnicott]) mais aussi l'expression – directe – de ce profil maniaque que la migration met en acte et en lumière.

Souvent les difficultés linguistiques et d'adaptation, quand ce ne sont pas les conditions propres à l'accueil, mènent le migrant à accepter des travaux bien en dessous de ses capacités personnelles et professionnelles. Cette situation structure souvent une plainte à tonalité dépressive. Nous avons à l'esprit le cas d'une patiente qui, jeune médecin dans son pays, travaillait contrariée comme aide-soignante dans une clinique en France. Comprendre ou supporter cet état (pathétique) comme correspondant davantage à un moment régressif pour élaborer le changement opéré dans sa vie nous a permis, dans un premier temps, de faire face à sa situation apparemment dépressive et « dépressogène » d'après elle avec une disposition interne plus favorable, laquelle lui a permis de trouver aussi dans le monde externe une place et des réponses plus favorables à ses besoins et capacités. Dans un deuxième temps, l'approche du « noyau maniaque » de sa personnalité a donné un sens plus profond à ses vicissitudes et promu encore de nouvelles transformations. La culpabilité semblait ainsi plus liée à la force de ses fantasmes maniaques (non conscients), à la réalisation « confusionnelle » de son acte migratoire, de la force transgressive de son désir, qu'aux fantasmes « rétroactifs » de destruction par la perte de ses objets, somme toute pas si prononcée.

La mise en échec sociale de certains migrants semble pouvoir correspondre à cette réalisation fantasmatique culpogène car désirée.

Dans la *Dynamique du transfert* (1912), Freud nous apprend ce que, dans les thérapies analytiques, la répétition qui s'y dramatise vient signifier du désir inconscient. Mais, dans ce même texte il évoque aussi la part que de cet *agieren* sert à la déformation. Donc à la survie du refoulé. Le revers de la médaille. Moins la distinction entre le manifeste et le latent que, dans le latent, ce qui figure la résistance.

Un cas de « sinistrose »

Il s'agit d'un cas clinique où le processus identifiable en plus ou moins grande mesure chez tous les migrants, l'angoisse confusionnelle, évolue fort pathologiquement.

Monsieur A. que nous avons eu à traiter en thérapie par indication d'un collègue hospitalier, présentait, suite à un accident de la route ayant laissé quelques séquelles physiques, un tableau de revendications d'allure paranoïaque décrit dans la littérature comme « sinistrose ».

Il était arrivé en France quelques années auparavant, d'un pays occidental de langue castillane.

Il parlait en consultation, avec soin et grande aisance, en français et il semblait indifférent au fait qu'il passait régulièrement d'une langue à l'autre, favorisé, en l'occurrence, par le fait que son thérapeute était, lui aussi, hispanophone.

« Il n'y a pas de différence pour moi – disait-il face à la remarque –, je ne m'en rends même pas compte ».

Son tableau de « sinistrose » s'accompagnait de sentiments persécuteurs vis-à-vis de son environnement humain et non-humain qu'il trouvait « sinistre »... parce que faisant semblant et paraissant des « morts-vivants ».

La confusion psychique dénotée par le « familier » face à l'inconnu (« pas de différence »), au prix d'une dénégation défensive tournait vers la persécution voulant être masquée dans son sentiment tout aussi confusionnel d'avoir affaire à des « morts-vivants », à des « faux-médecins », à des « remèdes incertains »... et, par ailleurs, à tous objets qu'il croyait familiers et qui n'en étaient pas autant.

Cet état de confusion comme expression de l'angoisse du migrant fut décrite notamment par les Grinberg déjà cités, avec de grandes variations quant à l'intensité, la durée et l'évolution.

Cette angoisse confusionnelle surgit à cause de la difficulté à différencier les sentiments dirigés vers les deux centres importants d'intérêts et de conflits : d'une part, le pays et les gens que l'émigrant a quittés et, d'autre part, le nouvel environnement qu'il cherche à adopter. La proximité culturelle des deux pays contribue à l'émergence de cette modalité adaptative.

L'angoisse confusionnelle colonise aussi, bien sûr, la sphère identitaire, donnant lieu à des vécus de dépersonnalisation et à des défenses de caractère.

Cette psychopathologie propre au migrant avait tourné pour monsieur A. vers le pathologique suscitant le développement d'un véritable état psychotique, dans le sens psychodynamique du terme.

Cette évolution pathologique, à différencier de la confusion élaborative, « saine », chez les migrants [13, 14], était l'émergence d'une psychopathologie latente, préalable à la migration – voire même l'ayant motivé ! – faite d'éléments évocateurs de psychorigidité et d'une identité sexuelle mixte. « Il n'y a pas de différence ». Monsieur A

était un homme marié, père de deux enfants et partageait sa vie parallèlement avec un partenaire homosexuel².

Le cas est trop complexe pour le développer ici plus avant, sans compter les vicissitudes thérapeutiques liées aux *actings* transférentiels que le lecteur peut aisément se représenter. L'indication d'un thérapeute homme, immigré et hispanophone, partait d'une bonne et logique intention et probablement d'une excellente intuition de la part du médecin hospitalier qui l'avait adressé. Cela ouvre une nouvelle discussion qu'il faut malheureusement laisser ici sans développement et qui préfigure une question que l'on ne peut non plus vraiment traiter, à savoir, les effets de frontière identitaire, à la fois de ghettoïsation et de collusion essentialiste chez les autochtones vis-à-vis de l'étranger. Le cas nous montre que cette attitude est aussi la résultante d'une identification projective face aux puissants mécanismes de négations de la différence : le médecin avait certainement perçu le flou identitaire du patient et a voulu lui proposer une seule et nette identité. « Sois (seulement) celui que tu dois être. » « Vas avec les tiens. »

« Les deux mon capitaine ! »

Il est intéressant de noter que, dans une certaine violence psychique, la manie bi-identitaire est faite de négation d'un absolu et de la différence. C'est cette négation (et sa force) qui entraîne l'autre à vouloir trancher, en opérant à son tour une autre négation celle de la réalité de la bi-appartenance du migrant. Beaucoup a été dit sur cet « entre-deux » [10, 13, 14, 16, 17]. Mais, ici, il y a une précision à apporter. Le paradoxe est le suivant : tant qu'elle s'inscrit dans la toute-puissance de la jouissance maniaque (objectale ou narcissique), la bi-appartenance est source de malaise, de confusion et de problèmes d'insertion ; délogée de cette place psychique, la bi-appartenance est le meilleur ajustement à la réalité (subjective et objective) auquel on peut aspirer qui permet à son tour une meilleure insertion et une plus grande reconnaissance de cette place de la part des autres.

Reprenant l'idée de la confusion, aussi bien des objets que du self, que l'on peut observer si clairement au niveau de l'espace (indifférenciation du « là-bas » et de « l'ici ») on peut également, en dressant l'oreille, l'entendre au niveau du temps. Les ressemblances subjectives perçues entre les lieux du pays quitté et ceux du pays d'adoption ne correspondent pas tout à fait à une certaine contemporanéité. Monsieur A. trouvait que certaines rues de la banlieue parisienne qu'il habitait étaient presque identiques à celles de sa ville natale. Interrogé sur ces similitudes, monsieur A. les décrivait telles qu'il les avait perçues... lorsqu'il était enfant (souvent d'ailleurs en compagnie d'un adulte). Il ne se référait jamais à des physionomies actuelles bien que des voyages récents l'eussent confronté à des transformations urbanistiques majeures de son quartier.

Le rapprochement jusqu'à la confusion s'établissait ainsi aussi entre le passé et le présent.

« *Jeune, j'ai quitté ma maison/ vieillard, j'y reviens* » disent les deux premiers vers d'un très beau poème chinois, plus vieux de 800 ans que Jésus, que j'extraie d'un article sur le migrant [17].

Pourtant, suivant le Freud qui écrit un jour à son ami Fließ « *Je ne crois plus à ma nevrotica* » dans une lettre célèbre qui révolutionnait la conception de la réalité psychique, entendue jusque-là comme causalistique et ancrée dans une génétique historique et temporelle, nous pourrions dire ici « *je ne crois plus à ma nostalgie* ».

Le migrant qui récite le poème chinois exprimerait davantage ses prétentions fantasmatiques à chercher à maintenir fixé, inchangé, toujours présent, en lui, de tout temps, son lieu et heure de l'enfance qu'une perte effective. Il devrait savoir, mieux que quiconque, qu'on ne revient pas.

C'est cette « résistance au changement », changement auquel nous contrainst l'état adulte lorsque la vie, son roc, triomphe sur nos illusions toutes puissantes, qui est une des figures fantasmatiques auxquelles on a accès dans les psychothérapies des migrants.

« *Tout doit bouger pour que rien ne change* » faisait dire Lampedusa dans son seul roman *Le Guépard* à l'un de ses personnages, Tancredi, jeune ambitieux qui épouse la cause libérale garibaldienne dans une société qui, elle, bougeait obligatoirement, pour préserver ses intérêts personnels et son pouvoir.

Mademoiselle T. me disait que, lors de ses rencontres très sporadiques avec sa famille du fait de la migration, son frère aîné lui reprochait dans ses « vannes » d'être partie pour ne pas vieillir. Probablement ce frère faisait ainsi allusion à l'apparence étonnamment juvénile de sa sœur cadette, malgré le passage inéluctable du temps, aidée par le choix d'une tenue de jeune adolescente et par le choix d'activités sportives et de loisirs qu'elle ne pouvait mener – affirmait-elle – que dans son nouveau pays, étant donné les particularités louables de sa situation géographique et les luxueuses *facilities* mises à disposition du public. Possiblement ce frère faisait également allusion – avec une surprenante acuité psychologique naturelle – au célibat de sa sœur vu comme un refus de nouvelles formes d'engagement et au maintien d'un certain individualisme dans lequel le fantasme semblait être celui d'éviter, par cet immense changement d'habitat, la confrontation aux réalités des transformations psychiques et relationnelles. Migrer pour éviter les « migrations » dans le sens métaphorique de nos différents âges. De retour de son voyage, elle donnait, dépitée, ses impressions de « *décrépitude des façades des maisons, jadis rayonnantes, le non-respect du patrimoine urbain par la construction anarchique de petits immeubles, la négligence des gens concernant leur santé et forme physique ...* »

Chez mademoiselle T. la suradaptation aux habitudes et modalités de fonctionnement des habitants du nouveau pays, dont témoignait également sa brillante carrière professionnelle, paraissait contribuer au clivage et être maintenue par des fantasmes maniaques.

Cette suradaptation a été décrite dans la littérature en lien au besoin de faire « sa place » dans la nouvelle communauté sans compter avec le réseau d'inscription sociale qui, spontanément, dans son milieu d'origine, aurait placé l'individu dans des coordonnées existentielles assez précises [9]. Le migrant doit, seul, construire sa place, ce qui le contraint souvent à doubler les efforts nécessaires. Son effort est « double », entend-on fréquemment. Cette solitude bien réelle pour faire face à sa vie, source de

préoccupation constante sinon de plainte, ne va pas sans alimenter la fierté maniaque d'être un héros de survivance et d'épopées ulyssiennes.

Le secret de parler une autre langue

Elias Canetti, prix Nobel de littérature 1981, polyglotte reconnu raconte : « *Mes parents avaient une langue propre que je ne comprenais pas : ils parlaient en allemand, la langue de leur époque scolaire heureuse à Vienne [...] C'est pour cela que j'avais de bonnes raisons de me sentir exclu lorsque mes parents commençaient à parler dans leur langue. Ils devenaient extraordinairement gais et contents, et moi je liais ce changement, que je remarquais parfaitement, au son de l'allemand. Je croyais qu'il s'agissait des choses merveilleuses qu'ils ne pouvaient exprimer que dans cette langue. [...] Je répétais pour moi-même les phrases que je leur avais entendu dire, avec la même intonation, comme s'il s'agissait d'incantations magiques.* » [18]

Nous reprenons cette citation bien connue, qui illustre, pour nous, psys, le sentiment d'exclusion de l'enfant dans la triade œdipienne, moins pour rappeler l'exclusion que le migrant peut ressentir dans sa confrontation à la langue officielle des autochtones (exclusion plus ou moins intense en fonction de la résolution personnelle de ce complexe infantile face à la jouissance des adultes) que pour attirer l'attention sur cette *fixation au merveilleux* par le biais du « voyeurisme », de l'imitateur. Un peu comme quand le patient psychiatrique en crise maniaque recourra aux « jeux de mots », aux calembours et aux lallations (quand la régression est encore plus grave), le migrant, de manière moins éclatée, certes, « jouira » à manier « la langue de l'autre », avec parfois une dextérité qui ajouterait une plus-value de plaisir à ces actes sémiques. Reprenons la description de Canetti là où on l'a interrompue : « *Je répétais pour moi-même les phrases que je leur avais entendu dire, avec la même intonation, comme s'il s'agissait d'incantations magiques.* » Le plaisir est tel, vécu de manière non consciente, qu'il faut, d'une manière ou d'une autre, le cacher. « *Mais je faisais bien attention, poursuit Canetti, pour que mes parents ne s'aperçoivent de rien, répondant ainsi à leur secret par mon secret.* »

Ce secret ne peut pas se réduire à être l'expression de la répression névrotique d'un plaisir sexualisé ni, non plus, à être celle d'une talionisation haineuse. S'il y a de la haine envieuse à emprunter la langue de l'autre, dans le sens pulsionnel du terme, il y a aussi, dans ce secret, dans le clivage qui permet son ignorance radicale par le sujet et dans la force allocutoire, des pactes de jouissance inconsciente archaïque.

Madame K, allongée sur un divan, ne disait jamais rien en sa langue natale malgré les invitations régulières énoncées par son analyste pour que le cadre institué puisse être l'espace de l'expression régressive d'un parler émotif. Sa résistance à dire quoi que ce soit sur ce mode donnait régulièrement à penser à la résistance à la remémoration de souvenirs refoulés. La répression à laquelle participait l'utilisation de la langue apprise tardivement devait bien être au service du refoulement. Ici, le refoulement était double : du souvenir mais aussi du contact intime avec la langue-corps qu'elle attribuée à son analyste. Il est vrai aussi que le français était la langue qui permettait le travail de co-associativité aux deux protagonistes.

Les interprétations dans ce sens ne changeaient rien à la situation répétitive.

Le secret que madame K maintenait ainsi était celui de son rapport intime, psychique, à cette langue de l'autre qui, par déplacement bien sûr, assurait l'illusion toute-puissante de l'union permanente entre l'objet et le self, merveilleux, maniaques. Cette union fantasmatique semble opérer d'autant plus que le vécu d' « évidence naturelle » (Blankenburg) du parler – là où le parler et la langue réussissent leur intégration d'identité – en était absent.

Son léger accent contribuait à rappeler suffisamment le caractère d'emprunt et la coquetterie de son triomphe.

Au Rio de La Plata, jusqu'il y a à peine quelques années, il était loisible de repérer les différentes provenances de ses habitants dans leur maniement du castillan à travers les erreurs phonétiques, l'utilisation de faux-amis langagiers, l'omission de certaines prépositions, les transvasements formels d'une langue sur les mots de l'autre, etc. Ici, il est admis de penser que l'union sacrée est établie avec l'identité pré-migratoire du locuteur, nous renvoyant classiquement (et avec profit !) à la logique du deuil et de ses avatars.

« *Pourquoi avoir coupé la source maternelle des mots ?* » se demande Julia Kristeva dans *Étrangers à nous-mêmes* (1988) et l'auteur de l'article dont j'extraie la question de lui répondre [17] par un poème de Hölderlin pour évoquer la mort à laquelle se soumet le migrant en perdant « presque » sa langue en pays étranger. Le « presque » nous encourage à risquer une autre réponse : le migrant ne se coupe pas de sa langue maternelle. Si coupure il y a, c'est du collectif, du partage avec le grand nombre. Il se la garde pour lui et pour quelques autres soigneusement élus. La mort n'est risquée que parce que le migrant est un croyant irrégulier d'un pacte avec l'immortalité.

On lit souvent que laisser la langue maternelle du pays natal c'est aller vers la langue de l'autre, celle, paternelle, de l'ouverture et de la liberté. Mais la langue de quel père ? Symbolique, certes ! Mais Polyphème ou Faust ?

Même dans les cas où l'emprunt de la langue du pays d'accueil paraît très imparfait, il peut être utile de rester attentif aux effets de camouflage, dans les multiples expressions symptomatiques, de l'aspect jouissif du maniement de la langue de l'autre, jusqu'au point d'en faire parfois la sienne propre, exclusive : son « jargon secret ».

Ceci n'est pas une dénonciation, encore moins un « démasquage » après une chasse poursuite du voleur – le problème du formidable concept winnicottien de faux-self est de laisser penser qu'il y en ait un vrai ! – c'est plutôt une occasion de cibler une fantasmatique archaïque qui, toute-puissante, empêche la dynamique du travail d'identité du migrant à travers ses langues (deux, trois ou plusieurs). La thèse est que, affranchi de ces brides, le parler particulier du migrant récupère sa mouvance créatrice et redevient le reflet vivant du travail identitaire constant par et avec la langue.

Une identité n'en cache pas une autre

Autrement dit, la mise en lumière des aspects « maniaques » chez le migrant porterait à voir en lui un individu usant d'identifications projectives puissantes qui donnent lieu à l'utilisation transgressive des pseudo-identités (« identité de verre » des

Grinberg déjà cités)³ et jouissant de l'aliénation dans un faux-self au détriment d'une identité pré-migratoire qui serait censée être plus authentique [12, 16]. D'être ainsi, ce serait d'autant plus « maniaque » que ce faux-self coexisterait, cohabiterait avec cette autre identité. La fantaisie maniaque trouverait ainsi son acmé de jouissance à maintenir cette illusion de « double identité ».

Cet écart entre identité antérieure et identité pragmatique n'est-il pas la banale dissociation entre identité intérieure et identité professionnelle ou sociale ? Peut-être oui, ou cela devrait pouvoir l'être dans l'aspiration de tous les migrants. Dans ce cas, la fantasmagorie maniaque est celle qui, gelant cette dynamique, extériorise et met au même rang de *présence*, de surface et de disponibilité ces différentes facettes. Une sorte de synchronisation, parfois cacophonique.

Il est indéniable que l'expérience de la migration affecte, d'une manière générale, les trois liens d'intégration d'une identité, à savoir, le lien à l'espace, au temps et à la société. C'est-à-dire, la géographie, le sentiment de continuité de l'être et le sentiment d'appartenance à un groupe. À un niveau plus abstrait, mais non moins concret : le corps avec sa démarcation d'individuation, l'inéluctabilité de la mort et le rapport basique de confiance/méfiance (Erikson) envers l'autre.

Dans la rupture d'amarres du migrant, mu par ce noyau maniaque, ces contenants éclatent cette triade identitaire vers : l'infini, l'éternité et la dispense de toute dette ou ressentiment envers l'autre. Cette exaltation – proche de la description du moi dissout, fondu dans la perception épiphanique du monde, des poètes romantiques – met en figuration par l'acte migratoire et sa promesse la toute-puissance abrogée normalement au dieu du monothéisme.

Madame G, lors de l'obtention aisée de sa *naturalisation* – tant convoitée par ailleurs – l'annonçait en thérapie avec une pointe de déception : « *Je me sens (tout de même) comme un enfant illégitime.* » Lui demander à ce moment *de qui* elle se sentait l'enfant illégitime, mit en suspens la voie associative qui aurait mené à la culpabilité liée à tout acte de désir vécu comme transgressif et, échappant au piège compassionnel de ce que du deuil s'élaborait encore, permit d'accéder à toute une fantasmagorie de paradoxalité qui donnait à la requête de son être « naturel » une passion revendicative exigeant de se passer de toute assignation par l'État, alors que, par ailleurs, le plus naturel de l'identité de sa naissance, avait été refusé. Elle était blessée inconsciemment par l'insuffisance de cette nouvelle assignation identitaire qui, certes, ne rendait pas la toute naturelle identité perdue, mais, surtout, mettait à mal, par l'épreuve de réalité, sa construction quasi délirante, mythique, de son être imaginaire.

Il y a ainsi des étrangers qui répètent (ou rêvent de répéter) périodiquement l'expérience migratoire. Ils aiment ce statut d'étranger partout où ils vont et pour rien au monde ils le laisseraient. Cela maintient active cette auto-assignation identitaire de « citoyen du monde ». Avoir un espace, une temporalité et des liens d'obligations sociales ce serait commencer à vieillir.

Épilogue

La migration est censée nous séparer de nos premiers objets. De la même manière que dans un sens métaphorique la vie nous impose les différentes « migrations ». Le migrant, lui, pense généralement ces séparations de manière traumatique.

Nous avons soutenu dans cet article l'idée d'une migration volontaire qui cherche à résister paradoxalement à cette séparation en actualisant une conjonction fantasmatique de type maniaque. Dans cette conjonction fantasmatique, plus ou moins constituée en fonction d'expériences individuelles primo-infantiles, l'union à ces premiers objets (même mythiques) est sinon assurée au moins toujours possible dans un existant bien réel.

Cet objet « idéal » (narcissisme primaire moi-non moi) soustrait du destin plus banal que l'internalisation lui aurait réservé, et placé, par entêtement et désespoir, dans un « là-bas et désormais » utopique que la transplantation cherche à apaiser, ouvre, d'un côté, la figure retournée de l'objet nostalgique, cet espace-temps du pays quitté qui arbore maintenant le flambeau intact du « là-bas et désormais » à peine déguisé dans un « là-bas et jadis », et, de l'autre côté, (cet objet idéal) se gèle dans une position où règne la toute-puissance, à la fois de jouissance et de douleur carencielle, d'un « pas ici, pas maintenant ».

Ainsi attrapée, la souffrance du migrant, si souvent explicitée en termes de pertes effectives, serait en revanche suscitée par cette confusion des réels dans sa lutte passionnelle contre les pertes fantasmatiques, portée sur les trois liens fondamentaux de l'identité : l'espace, le temps et le social. Ainsi, manquant la sublimation, son « foyer » devient un bric-à-brac d'objets bizarres, accumulés, qui correspondent plus à des symboles d'identité essentialiste (comme ceux qui se présentent à l'étalage des boutiques de souvenirs) qu'à des significations personnelles. C'est le maintien d'une collusion psychique dans l'expérience de vie du migrant de – au moins – deux espaces, deux temps, deux langues, deux soi qui créent des formations symptomatiques, plus ou moins privées plus ou moins ostentatoires dans l'espace public. Espace que notre « roi patagon » a choisi pour réclamer sa chambre d'enfant.

La prise de conscience de ces fantasmes, et de ces passions, fait perdre leur revendication hallucinatoire et les remet non seulement en mouvement mais aussi à l'intérieur, à disposition du moi, pour que l'identité adulte de l'« être émigrant » puisse reprendre la ligne de l'enrichissement existentiel, la migration personnelle, et redevenir un potentiel créateur en pleine inscription avec les autres.

Liens d'intérêts

l'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.

Références

1. Ey H. Étude n° 21 Manie. *Études psychiatriques*, Vol. II, Tome III. Perpignan : Crehey, 2006.

2. Ey H. Étude n° 19 Mégalomanie. *Études Psychiatriques*, Vol. I, Tome II. Perpignan : Crehey, 2006.
3. Lévinas E. *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*. Paris : Vrin, 2002. Coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie ».
4. Foville A. Les aliénés voyageurs ou migrants. Étude clinique de certains cas de lypémanie. *Annales Médico-Psychologiques* 1875 ; 5 : 5-45.
5. Raspail J. Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie. Paris : Albin Michel, 1981.
6. Laplanche J, Pontalis J.B. Vocabulaire de la psychanalyse. Paris : PUF, 1990.
7. Kafka F. Amerika ou Le disparu. Paris : GF-Flammarion, 1988.
8. Gómez Mango E. Les temps de l'exil. *L'Information Psychiatrique* 2007 ; 83 : 745-750.
9. Grinberg L et R. *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*. Lyon : Césura, 1986.
10. Douville O, Galap J. Santé mentale des migrants et réfugiés en France. *EMC Psychiatrie* (Elsevier) 1999, 37-880-A-10.
11. Laacher S. *L'immigration*. Paris : Ed. Le cavalier bleu, 2006. Coll. « Idées reçues ».
12. Eiguer A. Le faux-self du migrant. In Kaës R. *Différence culturelle et souffrances de l'identité*. Paris : Dunod, 2005.
13. Ruiz Correa O. La clinique groupale dans la pluri subjectivité culturelle. In Kaës R. *Différence culturelle et souffrances de l'identité*. Paris : Dunod, 2005.
14. Dahoun Z. L'entre-deux : Une métaphore pour penser la différence culturelle. In Kaës R. *Différence culturelle et souffrances de l'identité*. Paris : Dunod, 2005.
15. Amati Mehler J, Argentieri S, Canestri J. *La Babel de l'inconscient*. Paris : PUF, 1994. Coll. « Le Fil Rouge ».
16. Eiguer A. Migration et faux-self : Perspectives récentes. *L'Information Psychiatrique* 2007 ; 83 : 737-743.
17. Sinatra F. La figure de l'étranger et l'expérience de l'exil dans la cure. In Kaës R. *Différence culturelle et souffrances de l'identité*. Paris : Dunod, 2005.
18. Canetti E. La langue sauvée. Paris : Albin Michel, 2001.
19. Resnik S. L'expérience psychotique. Lyon : Césura, 1987.

¹ « [Ces malades] accomplissent en effet, lorsqu'ils se déplacent, un acte réfléchi et parfaitement conscient ; ils entreprennent de longs voyages par suite d'idées nettes et

logiquement systématisées : ils savent très bien ce qu'ils veulent faire en quittant l'endroit où ils se trouvent, pour émigrer dans un pays plus ou moins éloigné. » [4].

² « Il n'est pas possible de comprendre ces deux langues (maternelle et paternelle) sans se heurter à des difficultés majeures au niveau de l'identité du sujet sexué » [15].

³ Salomon Resnik évoque aussi cette identité fictive comme appartenant à la partie psychotique de la personnalité. Il l'appelle, comme les Grinberg, « identité de verre », par allusion à la nouvelle de Miguel de Cervantes : *El licenciado Vidriera* (Le maître verrier), dans laquelle le héros se saisit d'une identité délirante et se croyant « en verre » il devient hypersensible, peureux, intouchable. Il reflète dans ce verre les identités de ceux qui l'approchent [19].